

Lions, léopards et griffons. Symbolique animalière des sièges curules à protomés dans la péninsule Ibérique (X^e – XIII^e siècle)

Sophie Coussemacker
(AMERIBER – EREMM, Université Bordeaux Montaigne)

1. Introduction

Le lion est l'animal noble par excellence, le roi des animaux terrestres, depuis qu'il a détrôné l'ours dans le monde occidental (Pastoureau 2007). Le lion *primus inter pares* doit cette place à des facteurs complexes : prestance, esthétique de la crinière dans un monde germanique valorisant la chevelure virilisée du guerrier, position dominante dans la chaîne des prédateurs carnassiers, valorisation (ambivalente) dans la Bible comme allégorie de la sagesse du roi Salomon et comme symbole de David et de la tribu de Juda, ancêtres du Christ, exotisme et valeur financière dans les ménageries...

Dans les *Étymologies* (XII, 2, 3), Isidore de Séville identifie symboliquement le roi et le lion : « *Leo autem Graece, Latine rex interpretatur, eo quod princeps sit omnium bestiarum* ». De même, Lucas de Tuy affirme que « *antiqui reges [...] Leonem depingere consueverant, eo quod Leo interpretatur Rex, vel est, omnium bestiarum* » et il applique évidemment cette analogie animalière au roi de Castille : « *Rex Castellae Adefonsus [...] quasi leo fortissimus [...] Duo ferocissimi reges quasi duo ferocissimi leones* » (éd. Puyol, 406, 408, 410).

Cette place dominante s'exprime dans l'emblématique héraldique (De Riquer i Morera, Jéquier, Vicente Cascante),¹ les sceaux (Menéndez Pidal) et les monnaies (Carrasco Lazareno, Mozo Monroy, Sénac et Gasc), les écus (Menéndez-Pidal de Navascués) et les étendards décrits dans le *Poème d'Almería*, à la fin de la *Chronica Adefonsi imperatoris* (Chao Prieto, Salvador Martínez), ou encore dans la statuaire funéraire, dans la péninsule Ibérique comme dans la plupart des grands pays occidentaux (Pastoureau 1993). L'omniprésence des lions brouille d'ailleurs le message, puisque tous les souverains et même des princes secondaires se revendiquent du lion, ou à défaut, de son substitut un peu moins valorisé, le léopard ou bien d'un hybride lion-aigle, roi des oiseaux, donnant naissance au griffon. Léon et Castille n'ont pas manqué de s'emparer du lion comme emblème royal (Sánchez Badiola), pour les mêmes raisons que tous les autres souverains, mais aussi grâce à un subtil jeu de mot entre *leo* et *legio*, lion et Léon (Le Roux, Palao Vicente).² Dans la numismatique, le lion apparaît ainsi sur les monnaies à l'époque d'Alphonse VII (1105-Galice : 1112-Léon et Castille : 1126-157). Le lion y est désormais omniprésent, en écartelé, aux côtés des châteaux castillans, après 1230.

Mais je voudrais ici examiner sa place dans un autre ensemble symbolique, les trônes ; ceux-ci peuvent être de trois types au Moyen Âge, notamment en péninsule Ibérique : cathèdre cubique avec ou sans dossier ; cathèdre avec accoudoirs à protomés (avant-corps) léonins et marchepied orné de lion ; et sièges curules à protomés animaliers, où le lion apparaît à la fois sur les accoudoirs et les pieds des trônes. Le trône léonin est un double héritage à la fois du siège romain et des trônes bibliques (celui de Salomon avant tout). Dans la Rome antique, le siège curule à pieds en X incurvés était le symbole du pouvoir des magistrats possédant l'*imperium*, consuls, dictateurs, maîtres de cavalerie, prêteurs, édiles curules, flamines de Jupiter etc. Dressé sur un char (*sella curulis* renvoyant au *currus*, char), il permettait de

¹ Le lion héraldique n'est pas propre au Léon, il apparaît dès les années 1144-1146 dans les blasons du duc de Saxe et d'autres pays (Pastoureau 2007, 188-195). Dans les armoriaux des années 1200 à 1400, le lion apparaît 466 fois, soit dans 5,98 % des cas, ce qui est beaucoup plus que les autres meubles héraldiques, châteaux et tours, aigles, etc. (Jéquier). Le lion apparaît aussi dans tout l'Occident aux pieds des gisants royaux masculins.

² L'origine du mot Léon viendrait du latin *Legio*, en référence à la *Légion VII Gemina*, levée par l'empereur Galba, envoyée en *Hispania tarraconensis* en 74, stationnée à *Castra Legionis*, où elle resta jusqu'à la fin de l'occupation romaine en Espagne.

visualiser cette détention du pouvoir. Mais le siège curule antique n'avait pas de protomés animaliers. D'autres modèles se sont alors mêlés pour créer un ensemble signifiant : orientaux, égyptiens, bibliques, adjoignant à la chaise curule les pattes et têtes de lion. Ce type de trône se rencontre dans tout l'Occident chrétien, associé au pouvoir royal ou impérial, en Angleterre, dans l'Empire, et plus encore en France, où il apparaît sous le nom de *faudesteuil* non seulement dans l'enluminure mais aussi et surtout dans les sceaux.

Si une forme proche du siège curule apparaît dans deux sceaux d'Alphonse VII, en 1152 et 1154, il s'agit en fait encore d'un trône classique, avec des appuie-coudes en forme de boule, sans patte de lion. Ce type n'eut de toute façon quasiment pas de postérité en Léon et Castille, jusqu'à la fin du XIII^e siècle, à la différence du sceau au lion ou du sceau équestre.

Pour examiner le poids du lion/griffon/léopard dans les trônes de l'ensemble politique Castille/Léon, nous partirons de la galerie de portraits royaux du *Tumbo A* de la cathédrale de Compostelle (ou *Libro de los Privilegios de la Catedral de Santiago, Álbum de Reyes*). Les lions emblématiques apparaissent dans certains trônes qui prennent la forme de sièges curules à protomés léonins, ou bien sur les marchepieds. Cette iconographie n'a rien d'étonnant pour des rois revendiquant le pouvoir non seulement en Castille, mais aussi et surtout en Léon. Le *Tumbo A* de Compostelle témoigne clairement que le siège curule à protomés était considéré par les souverains léonais et castillans comme un marqueur d'un pouvoir et d'une autorité royale, sans exclure pour autant d'autres formes de représentations de trônes.

Puis nous élargirons l'enquête aux autres figures de sièges curules à protomés dans la sculpture romane et dans d'autres manuscrits ibériques, à commencer par les manuscrits enluminés connus sous le nom de *Beatus*,³ qui, dès les X^e – XI^e siècles, présentent des images précoces de sièges curules à protomés, plus ou moins liés à la représentation symbolique des rois. Dans les *Beatus*, les sièges curules, d'abord sobres, s'ornent de plus en plus de protomés animaliers (aigles ou lions), à partir du XII^e siècle, ce qui correspond aussi au moment où le lion est largement adopté dans l'emblématique léonaise. Et pourtant, et ce sera la fin de notre itinéraire, dans la fameuse allégorie de la *silla* dans les *Castigos* de Sanche IV, de façon étonnante, les lions ont totalement disparu. Les trônes à lions et les lions sont-ils donc réellement des marqueurs de noblesse et de pouvoir, dans l'esprit symbolique médiéval, en péninsule Ibérique ? (Arasse)

2. Les trônes à protomés des rois du *Tumbo A* de Compostelle

Le cartulaire présente les effigies de souverains, reines, infantes et grands personnages asturiens, castillans et léonais, dans des enluminures datées du début du XII^e siècle (entre 1129 et 1134), pour l'essentiel, très riches sur le plan de l'iconographie du pouvoir (Díaz y Díaz *et al.* ; Fernández González ; Castiñeiras González ; Sánchez Sánchez ; et Fournès).⁴

Cette série de portraits « royaux » fut commanditée par Diego Gelmírez (évêque de Compostelle en 1101, il obtient la transformation du siège en archevêché en 1120 et détient le siège jusqu'en 1140) et par son trésorier Bernardo, également chancelier du roi de Castille Alphonse VII. L'objectif de la construction et de l'illustration de ce cartulaire était double, et éminemment politique : glorifier autant la monarchie que le nouveau siège archiepiscopal. Les portraits des rois soulignent aussi la volonté organisatrice de l'archevêque et du trésorier-chancelier, puisque chaque portrait précède les chartes et donations de ces rois, reines ou infants

³ On écrira, par convention, *Beatus* quand il s'agit du moine et *Beatus* en italiques pour les manuscrits. Toute étude iconographique sérieuse devrait reprendre l'ensemble des représentations de chaque manuscrit, mais cela excède notre propos. Nous ne nous concentrerons sur les seules pages représentant un siège curule.

⁴ Les *tumbos* de Compostelle constituent une collection (forgée au XVII^e siècle), de cartulaires conservés aux Archives de la cathédrale de Compostelle. ACS CF 34 (71 folios de parchemin écrits à deux colonnes en minuscule caroline, 29 miniatures, 165 diplômes, dimensions du codex : 475 x 335 mm). Pour les reproductions des portraits royaux, <https://www.turismo-prerromano.com/fr/manuscritos/tumbo-20131018193601/>

à la cathédrale. La liste n'est pas exhaustive (seuls ceux qui ont comblé de leurs faveurs le siège de Compostelle sont présents).

L'iconographie du *Tumbo A* n'est pas un cas unique : le *Tumbo de Touxos Outos* est réalisé en Galice au XIII^e siècle, sur des modèles qui dérivent clairement du *Tumbo A* ; le cartulaire présente au moins les portraits de deux rois (Ferdinand II de Léon et Alphonse IX de Léon, également rois de Galice), mais siégeant l'un comme l'autre sur une cathèdre en pierre et non sur des sièges curules.⁵ Nous ne les avons donc pas retenus.

Les rois, reines et infants du *Tumbo A* ne trônent pas tous sur des sièges curules à protomés : plusieurs siègent sur une cathèdre, simple cube de marbre plus ou moins arrondi et ajouré, surmonté d'un ou plusieurs coussins. Seuls six rois trônent sur des *faudesteuils* (sièges curules), et deux de plus sur des sièges qui s'y apparentent ; d'autre part, deux rois portent des sceptres à tête de lion. Le lion est aussi associé à Ferdinand II de Léon (1157-1188), réalisé en 1180, puis celui de son fils Alphonse IX (1188-1230), peint vers 1211, sous la forme d'un emblème héraldique (lion « passant ») porté sur l'écu du roi chevauchant. Cette valorisation du portrait équestre reflèterait les sceaux royaux à la même époque, partout en Occident, le sceau équestre signifiant le pouvoir du roi chef de guerre et de la Reconquête (Pastoureau 1993). Un lion est aussi figuré à côté de Ferdinand III trônant, mais uniquement comme décor marginal, aux côtés des châteaux castillans. Nous ne les avons donc pas retenus non plus.

Si l'on s'en tient aux seuls sièges curules, le choix de ces types de trône fut sans doute intentionnel : « *se trata de una cita intencionada al trono imperial o faldistorium, el cual era por antonomasia el utilizado por los emperadores carolingios, tal y como muestra el célebre trono de Dagoberto...* » (Castiñeiras González). Qu'il s'agisse de trônes chargés d'un poids symbolique ne fait guère de doute, mais l'on peut surtout se demander pourquoi les autres rois des Asturies ou de Léon et de Castille n'ont pas droit aux mêmes sièges d'apparat ? Un type de trône correspond-t-il à une forme spécifique d'exercice du pouvoir, par exemple guerrier ou revendiquant une essence impériale lorsque le roi trône sur un siège curule ? Les choix sont-ils cohérents ou sans logique discernable, si ce n'est esthétique ?

2.1. Les sièges curules à protomés léonins

Les rois trônant sur des sièges curules à protomés léonins sont, dans l'ordre chronologique, Ordoño I^{er} d'Oviedo (855-866), Fruela II le lépreux (922-924), Ramire II (931-951), Ramire III (966-985), Alphonse VI le Brave (1065-1109) et Alphonse VII « l'empereur » (1126-1157). On peut y ajouter trois « reines » ou infantes du lignage.

Pour les deux premiers, Ordoño I^{er} d'Oviedo et Fruela II le lépreux, l'enlumineur a bien su rendre le siège curule en X, les quatre pattes léonines du trône, et les protomés léonins ou canins, en dépit de la maladresse du style, liée aux modalités médiévales de la « perspective ». Mais pourquoi ces deux rois ont-ils droit à ces sièges à l'antique, à la différence des autres rois asturiens de la 1^{ère} série ? Est-ce lié, pour le premier, à l'importance des guerres qu'il mena contre les Banu Qasi (réduction de la rébellion de Musa II) et les Vascons ? (Martínez Díez) : La *Chronica Albeldensia*, écrite au monastère d'Albelda vers 881, vante son courage et le surnomme « le père du peuple ». On ne peut pas en dire autant de Fruela II (fils d'Alphonse III) dont le règne fut très bref, marqué par une certaine forme de tyrannie qui aboutit à sa déposition en 925, avant qu'il ne meure de la lèpre l'année suivante, tandis que sa succession entraînait une grave crise politique.

Ramire II (898-931-951), troisième fils d'Ordoño III de Léon, succède à son frère Alphonse IV en 927, élimine la même année ses neveux, les héritiers de Fruela II, et enfin, après la déchéance de son frère Sanche-Ordoño qui s'était proclamé roi à Compostelle, il domine l'ensemble Léon, Asturies et Galice en 928/929. Les raids musulmans se multiplient

⁵https://fr.wikipedia.org/wiki/Royaume_de_Galice#/media/Fichier:Tumbo_de_Touxos_Outos_Fernando_y_Alfonso_reyes_de_Le%C3%B3n_y_Galicia.jpg

sous son règne, et s'il remporte quelques victoires (Simancas, 939), il est aussi souvent vaincu par les Omeyyades ; en outre, c'est sous son règne que la Castille proclame son autonomie de fait, sous l'autorité du comte Fernán González, en 935. Là encore, difficile de comprendre pourquoi il est doté de ce siège curule à protomés, plutôt que d'autres rois léonais.

Pour Ramire III, les protomés évoquent plus des aigles que des lions. Le portrait se singularise particulièrement dans la série : la position de profil et non de face ou de trois-quarts du visage, l'agitation désordonnée des jambes, contrastant avec la calme posture des autres rois, jambes parallèles sur le trône, sont étonnantes, sans que l'on puisse mettre cette représentation en lien avec un épisode politique particulier. Certes, il eut un règne pour le moins agité, mais pas plus que bien d'autres.⁶ Ces déboires ne l'empêchent pas de jouir d'un siège curule à la façon impériale, comme les cinq autres.

Les deux derniers rois dotés de sièges curules constituent en revanche un ensemble homogène à la fois sur le plan chronologique et idéologique. Ce sont aussi les deux rois qui coïncident avec la rédaction même du cartulaire.

Alphonse VI fut très lié à Compostelle, il aurait même choisi d'y prendre l'habit monastique avant qu'il ne soit appelé à la royauté (en Léon en 1065, en Castille en 1072). Les couleurs très vives distinguent Alphonse VI du reste de la série, avec le sceptre du Léon et la couronne dorée, et surtout le manteau qui devait être encore plus pourpre à l'origine, plus net encore que sur les portraits de Bermude III et Ferdinand I^{er}. La micrographie accompagnant le portrait (ADEFONS(s) REX : PATER PATRIAE) fait écho aux titres honorifiques des empereurs romains dont Alphonse VI se parait, dans la titulature de ses actes : *Adefonsus Dei gratia Toletani imperii rex et magnificus triumphator* (1100) ou encore *Adefonsus Dei gratia Hispaniae imperator* (1103).

De même, Alphonse VII, fils d'Urraque I^{ère} et du comte Raymond de Bourgogne, porte le titre honorifique « impérial » des souverains du Léon dès le 9 décembre 1117, en concurrence à ce moment avec le deuxième époux de sa mère, Alphonse I^{er} le Batailleur (1073-1104-1134), roi d'Aragon, qui s'affirme lui aussi comme légitime détenteur du titre d'« empereur de León et roi de toute l'Espagne » ou d'« empereur de toute l'Espagne », même après la séparation des deux époux en 1114. Les deux souverains parviennent à une entente en juin 1127 (pacte de Támara) mais c'est seulement à la mort d'Alphonse I^{er} d'Aragon (septembre 1134) que le roi de Castille peut se faire couronner légitimement *Imperator totius Hispaniae* (26 mai 1135) à Léon, et se proclamer l'unificateur de tous les territoires ibériques chrétiens et meneur de la reconquête contre les Almohades (sans grand succès d'ailleurs). Le siège curule à l'antique va de pair avec cette réappropriation d'un imaginaire du pouvoir impérial à la façon des empereurs romains.

Enfin le portrait d'Elvire, la sœur d'Alphonse VI, suit un modèle similaire. Certes, celle-ci ne régna pas directement, mais elle joua un rôle politique essentiel aux côtés de son frère. « Luc de Tuy, dans son récit des événements suivant la mort de Ferdinand I^{er}, lui accorde un statut allant au-delà de celui qui est octroyé normalement à une infante » (Fournès 2008, § 10 ; Pérez de Tudela y Velasco ; Klinka), allant jusqu'à lui conférer le titre de *regina* pour Zamora. Elvire est figurée comme une religieuse, avec sa guimpe blanche, mais elle siège sur un trône proche de ceux des rois régnants, avec des pattes de lion assez maladroitement et en revanche, des protomés léonins parfaitement dessinés, avec leur profil caractéristique, même sans crinière. Plus encore que sa nièce Urraque I^{ère}, qui régna réellement, mais qui n'est pas représentée sur un siège curule ou un trône approchant, et même sans sceptre ni couronne, elle est ainsi bel et

⁶ Son père Sanche I^{er} étant décédé alors que Ramire n'avait que cinq ans, il fut placé sous la tutelle de sa tante, la nonne Elvira Ramirez, entre 966 et 975, puis sous celle de sa mère Teresa. Cette même année il est vaincu par les Musulmans, puis de nouveau en 981 à Rueda, et il perd ensuite Simancas. À la suite de ces défaites, ses vassaux galiciens se révoltent en octobre 981 et élisent roi Bermude, fils illégitime d'Ordoño III. Ramire III décède alors qu'il s'apprêtait à entrer en guerre contre les rebelles.

bien figurée avec les insignes de la royauté. On pourrait en dire de même pour les deux filles de Bermude II Le Goutteux, dont les trônes s'ornent de protomés léonins (avec les lions vus de face) ; pourtant elles n'ont pas joué le même type de rôle politique, sauf Sancier qui semble aussi avoir reçu, au moins de façon honorifique, le titre de *regina* de la part de son frère (Lucas de Tuy, 74, 5-10, 310 ; Fournès 2008, n. 30).⁷

2.2. La présence du lion dans les marchepieds

Le lion emblématique apparaît non pas sur les protomés d'un siège curule, mais sur le tapis ou le marchepied sous les trônes d'Alphonse V le Noble (999-1028) et Bermude III de Léon (1028-1037), le père et le fils, tous deux rois de Léon et de Galice, qui portent aussi le même sceptre fleur-de-lysé.⁸ On a ici des sièges transitionnels entre la cathèdre et le siège curule à protomés, notamment pour le second, avec les pointes des montants. Le premier fit preuve d'une forte capacité militaire (victoire de Calatañazor). En outre, Alphonse V repeupla la ville de Léon, dévastée par les Arabes, et lui accorda le for de Léon en 1017. C'est peut-être sa réussite guerrière qui lui fait attribuer, dans le *Tumbo A*, ce bel exemple de « lions géminés », même si l'emblème est postérieur à son règne, comme nous le soulignons plus haut.

Son fils Bermude III remporte moins de succès à la fois contre les Navarrais et contre les Maures ; en outre sa mort (bataille de Tamarón, 1037, contre le comte de Castille Ferdinand I^{er}) marque la fin de la dynastie asturo-léonaise directe, et sa sœur, Sancier, transmet alors ses droits à son époux, Ferdinand I^{er} de Castille. Pourtant, l'un et l'autre bénéficient d'une emblématique quasi-identique, preuve que celle-ci ne dépend sans doute pas du poids politique des souverains successifs, sans que l'on puisse en deviner les motifs réels.

Tous ces emblèmes sont en fait « secondaires », c'est-à-dire qu'ils ne correspondent en rien à l'emblématique que ces souverains ont pu réellement adopter au cours de leurs règnes (dans les monnaies ou leurs sceaux), sur lesquels on ne sait pratiquement rien pour les plus anciens. La logique qui a prévalu dans les choix iconographiques des enlumineurs du XII^e siècle, entre cathèdres ou sièges curules, n'est pas totalement claire. Les sièges curules à protomés léonins ne concernent pas uniquement les souverains du Léon, mais sont aussi adoptés pour des rois asturiens. Les protomés léonins sont cependant plus présents, statistiquement, pour les rois du seul Léon, que pour ceux de la Castille ou de l'ensemble Léon-Castille. Les enlumineurs avaient-ils réellement des intentions politiques laudatives, vis-à-vis des souverains, reines et infantes qu'ils dotent de sièges à pattes et protomés léonins, ou s'agissait-il seulement de choix esthétiques, en alternant des modes de représentations variés, de même qu'ils alternent les coloris, les motifs des tapis, des coussins et des estrades ? La présence du siège curule est-elle plutôt associée à de bons rois ou à de mauvais rois tyranniques ? La valorisation d'Alphonse VI et Alphonse VII laisse penser qu'il s'agit d'un mode de représentation de rois se donnant à voir comme guerriers et auréolés du souvenir impérial romain. Pour mieux comprendre la place de ces sièges curules à protomés léonins dans l'emblématique royale, notamment léonaise, nous examinerons quelques exemplaires de la sculpture romane mais aussi d'autres manuscrits ibériques.

⁷ Lucas de Tuy, *Chronicum mundi* : « Le roi Alphonse avait une sœur très noble qui avait nom Sancier et, dès qu'il fut reconnu comme roi du León et de la Castille, il la fit asseoir auprès de lui et il ordonna qu'on lui donnât le titre de reine. Cette très sage reine Sancier vécut toujours vierge et se désignait comme l'épouse de saint Isidore, son saint confesseur, et elle embellissait les églises de Jésus-Christ, faisait construire des monastères et secourait les pauvres du Christ ».

⁸ Les deux rois semblent « flotter » dans les airs comme le Nabuchodonosor de la *Bible de Roda* (cf. 3), sans qu'il soit possible d'établir de lien direct entre les deux motifs.

3. Les autres sièges curules à protomés léonins dans l'espace ibérique

Nous avons tenté de pister dans tout l'espace ibérique les représentations de sièges curules associés à des figures « royales », à commencer par Dieu le Père, ou le Christ ; la Vierge apparaît aussi sur des trônes de même nature, de même que des figures de pouvoir de l'Ancien Testament, de David à Salomon, Hérode et Nabuchodonosor. L'essentiel du corpus se situe entre les années 1090 et la fin du XIII^e siècle, avec une forte concentration sur le XII^e siècle, ce qui correspond à l'iconographie du *Tumbo A*. Mais est-ce le modèle du trône royal qui influe sur ces trônes « religieux », ou est-ce au contraire cette iconographie du trône divin ou vétérotestamentaire qui justifie l'usage du siège curule pour figurer les rois terrestres ?

3.1. Le trône de la Vierge, de Dieu et du Christ

Si les *Beatus* ibériques présentent de façon précoce des sièges curules, c'est sous la forme de tabourets, et les protomés léonins n'y apparaissent que plus tard. Chronologiquement, le premier exemple est plutôt celui d'une Vierge trônant, celle de Sahagún (1099).

3.1.1. La Vierge trônant sur un siège curule à protomés : la Maestà de Sahagún

La « Vierge trônant » ou « Vierge en majesté » est un motif majeur à l'époque romane et bien au-delà (Gaborit). Deux principaux types de sièges à avant-corps animaliers sont associés à la Vierge trônant : soit un vrai siège curule à protomés, soit un trône de pierre où la présence des lions se cantonne au décor du marchepied du trône, renvoyant peut-être à l'assimilation de la Vierge au trône de Salomon (*Livre des rois*).⁹ En effet, une glose d'Hugues de Saint-Victor (m. 1140) fait du trône de Salomon une figure à la fois de la Vierge et de l'Église triomphante (Chardin, 293-294, 297).¹⁰ La *Maestà* de Sahagún, haut-relief en marbre, datée de 1099, provenant du Monasterio Real de San Benito (Léon), présente un type très hiératique : la Vierge trône en majesté sur un siège partiellement invisible, la partie supérieure étant cachée sous les draperies de sa robe, mais où on distingue parfaitement les pattes avant du trône, pattes de lion fortement griffues. Les pieds de la Vierge reposent sur une estrade.¹¹

Le monastère de Sahagún a été très étroitement lié aux souverains castillans, et notamment à Alphonse VI *el Bravo* (1040-1109). Après son mariage avec Constance de Bourgogne, les moines clunisiens venus de France reprirent l'abbaye et y implantèrent la liturgie romaine. Alphonse VI nomma en 1080 Bernard d'Aquitaine comme abbé et plus tard, le monastère obtint la juridiction complète sur son territoire et son rattachement immédiat au Saint-Siège. Le monastère devint une véritable nécropole pour les rois de Léon, concurrençant le panthéon du monastère de San Isidoro de Léon.¹²

⁹ Autres ex., hors d'Espagne : sarcophage de Flavius Julius Catervius, de son épouse Septimia Severina et de leur fils Bassus, adoration des mages (détail), fin du III^e ou plutôt fin du IV^e siècle (Vierge à l'Enfant trônant sur un siège curule à pattes de lion, sans accoudoirs), cathédrale de Tolentino dans les Marches <https://itinerareiconographique.wordpress.com/2013/11/08/marie-mere-de-jesus-et-mere-de-dieu-viiieme-envoi/Evangiles-de-Noailles>, 3^{ème} quart du IX^e siècle, BnF Latin 323, plat de reliure inférieur : les Rois Mages devant la Vierge, trônant sur une cathèdre ornée de protomés (léonins ?) dossier, coussin et repose-pied ; *Zloty Kodeks Pultuski* (*Codex doré Pultuski*), Prague ou monde tchèque, vers 1080 https://pl.wikipedia.org/wiki/Z%C5%82oty_kodeks_pu%C5%82tuski#/media/Plik:Z%C5%82oty_Kodeks_Pu%C5%82tuski.jpg

¹⁰ La Vierge trônant est cependant rarement représentée en association au trône de Salomon, à l'exception d'un retable de l'école de Westphalie, datant du début du XIV^e siècle (Aix-La-Chapelle).

¹¹ *Maestà*, haut-relief en marbre, 100 cm x 55 cm (Madrid, Museo Arqueológico Nacional). L'inscription RES MIRA / NDA SAT / IS BENE / COMPLA / CITURA / BEAT / T / I / S (Œuvre bien digne d'être admirée qui plaira beaucoup aux bienheureux) semble avoir été ajoutée postérieurement. [https://commons.wikimedia.org/wiki/File:Virgen_con_el_Ni%C3%B1o_Jes%C3%BAs_\(s._XI\).Monasterio_Real_de_San_Benito_\(Sahag%C3%BAn\).jpg](https://commons.wikimedia.org/wiki/File:Virgen_con_el_Ni%C3%B1o_Jes%C3%BAs_(s._XI).Monasterio_Real_de_San_Benito_(Sahag%C3%BAn).jpg)

¹² À sa mort, en 1109, Alphonse VI demanda à être enterré à Sahagún, et toutes ses épouses successives en firent de même. L'enfant Sancho Alfonso (1093-1108), mort à la bataille d'Uclés, y fut aussi enterré de même que quatre

Dans ce contexte d'un monastère si intrinsèquement lié à la monarchie léonaise, il n'est pas tout à fait étonnant que la Vierge en majesté, réalisée à l'époque de l'abbé Bernard d'Aquitaine, trône sur un siège évoquant les trônes royaux. Mais il s'agit aussi d'un motif assez largement répandu dans l'art roman, notamment en Aquitaine.¹³

3.1.2. Les sièges curules à protomés léonins dans les *Beatus* enluminés

Les versions enluminées des commentaires de l'Apocalypse écrits par le moine Beatus à la fin du VIII^e siècle sont très largement liées à la monarchie asturo-léonaise (Arrouye, § 2-3).¹⁴ Du VIII^e au XII^e siècle, c'est le texte le plus recopié dans les monastères espagnols et il rayonne au-delà des Pyrénées jusqu'à Saint-Sever sur Adour.¹⁵ Parmi la trentaine de manuscrits conservés, celui de Facundus, copié en 1047 pour le roi Ferdinand I^{er} de Léon, se distingue par sa qualité picturale. Ces beaux exemplaires luxueux étaient plutôt destinés aux rois et aux grands féodaux, jusqu'aux XI^e – XII^e siècles.

Le motif du Trône est omniprésent dans l'Apocalypse. C'est d'abord le trône de Dieu, au début de la vision de Jean (Ap. 4, 2-3 sq.), mais aussi le trône blanc de Dieu et de l'Agneau de la Jérusalem céleste à la fin (Ap. 20, 11). On y évoque aussi les trônes ou sièges des vingt-quatre Vieillards (Ap. 4, 4), au rôle à la fois sacerdotal et royal, car ils assistent Dieu dans le gouvernement du monde (trônes) et participent à son pouvoir royal (couronnes). Il y a enfin le trône de la Bête, c'est-à-dire Rome, sur lequel le cinquième ange répand sa coupe (Ap. 16, 10). Dans les *Beatus*, les trônes sont généralement des cathèdres, plus ou moins massives ; mais des sièges curules apparaissent, soit aux côtés de sièges droits à dossier, soit isolés, lorsque l'on figure les Élus,¹⁶ les vingt-quatre Vieillards,¹⁷ ou les douze apôtres,¹⁸ ou encore comme siège de

enfants d'Alphonse VI et de Constance de Bourgogne dont les noms se sont perdus. Plusieurs nobles léonais suivirent le modèle royal, faisant de Sahagún un véritable panthéon aristocratique, notamment Alfonso Ansúrez, fils du comte don Pedro Ansúrez, sarcophage daté par l'épithaphe de 1093 (Museo de la Colegiata de san Isidoro de León). Le panthéon de Sahagún continua d'accueillir princesses et reines jusqu'au XIV^e siècle : Beatriz Fadrique (1242-1277), fille de l'infant Fadrique de Castille et petite-fille du roi de Castille et Léon Ferdinand III ; ou Constance de Portugal (1290-1313), fille de Denis I^{er} de Portugal, épouse de Ferdinand IV de Castille et mère d'Alphonse XI (Pérez Gil et Sánchez Badiola).

¹³ Ex. : Vierge trônant sur un siège curule à protomés (Adoration des Mages). XII^e siècle. Tympan de la cathédrale Sainte-Marie de Saint-Bertrand de Comminges. https://fr.wikipedia.org/wiki/Fichier:Saint-Bertrand-de-Comminges_cath%C3%A9drale_portail_tympan.JPG

¹⁴ Beatus était un moine de San Toribio, au fond de la vallée de Liébana dans les Asturies. Il écrit sans doute son commentaire de l'Apocalypse autour de 776 (en le reprenant en 784 et 786). Ce commentaire eut un grand retentissement, dans un contexte de pénétration de la Péninsule par les armées musulmanes, et de diffusion de l'hérésie adoptianiste sous l'influence de l'évêque Félix d'Urgel et de l'évêque Elipand de Tolède, alors que l'Apocalypse, dans le commentaire qu'en fait Beatus, affirme la divinité du Fils de Dieu, plus encore que les Évangiles. Le commentaire de Beatus est un texte de combat en affirmant à la fois l'absolue divinité du Christ, et la victoire finale des persécutés sur les persécuteurs.

¹⁵ Il en reste 32 manuscrits, ce qui laisse imaginer un nombre de copies plus grand encore, étant données les inévitables pertes et les destructions ; 25 sont complets, et 22 sont ornés de miniatures. La période la plus féconde (18 manuscrits) s'étend sur un siècle et demi, entre 930/945 (*Beatus de Morgan*) et 1086 (*Beatus de Burgo de Osmá*). Le *Beatus de Facundus*, du milieu du X^e siècle est le plus ancien conservé de façon complète ; c'est son enlumineur ou son copiste, le moine Maius, qui aurait eu l'idée d'ajouter des miniatures liées au cycle de la vie du Christ au commentaire de l'Apocalypse à proprement parler. Mais on copie encore des *Beatus* jusqu'au début du XIII^e siècle au moins.

¹⁶ *Beatus dit de Valladolid ou de Valcavado*, Léon, 970. Valladolid, Collegio Santa Cruz, fol. 180v : le Jour du Jugement, le Christ trônant et les Élus, certains sur des sièges curules.

¹⁷ *Beatus de Saint-Sever*, milieu du XI^e siècle, BnF Latin 8878, fol. 121v-122 : les trônes des vingt-quatre Vieillards couronnés entourant le trône de Dieu. Un seul (au centre, en bas, de dos) est un siège curule.

¹⁸ *Beatus de Facundus*, San Isidoro de León, vers 1047. BN de España Vit. 14-2, fol. 250v : les douze Apôtres, nimbés et non couronnés, pas tous assis ; deux sièges curules simples aux extrémités de la rangée.

la Grande Prostituée.¹⁹ Mais dans la grande majorité des cas, ce sont de simples « tabourets », ne présentant pas de protomés animaliers.

Deux pièces du corpus montrent Dieu lui-même ou le Christ trônant en gloire sur un siège curule. La présence des protomés se fait discrète, au début, et les ornements semblent plus floraux qu'animaliers.

Le premier est le *Beatus de Silos* (près de Burgos), orné de 104 miniatures dans le style dit léonais. Il est achevé pour l'écriture en 1090, mais seulement en 1109 pour l'enluminure.²⁰ Le manuscrit est donc un peu tardif par rapport à la « grande époque » des *Beatus*, ce qui peut expliquer l'introduction de ce modèle de siège associé au Christ en majesté. On y trouve pas moins de huit trônes ou groupes de trônes, dont la moitié sont des sièges curules, toujours pour la représentation de Dieu, Père ou Fils, trônant²¹ ; même s'il n'écrase pas encore le modèle de la cathèdre, il semble donc bien, désormais, réservé à la *majestas* divine.

Dans le manuscrit le plus tardif du corpus, le *Beatus de San Pedro de Cardena*, écrit et peint vers 1180, sans doute à l'abbaye de Cardena, près de Burgos (51 enluminures) le siège curule est associé de nouveau à une vision du Christ en majesté ou Dieu le Père trônant, entouré de deux anges. Le siège curule est à pattes de lions et protomés animaliers de profil, et les pieds de la divinité reposent sur un marchepied doré.²² Le trône de ce dernier *Beatus* s'éloigne des modèles antérieurs : l'ensemble des miniatures diffère en effet du style brut des *Beatus* pour se rapprocher de modèles romans, avec peut-être une influence de l'enluminure byzantine qui se manifeste aussi en Angleterre à la même époque (ex., dans la *Bible de Winchester*) ; on le voit dans le style des vêtements drapés « mouillés » (*damp foild style*) tout à fait typique (Williams, notice 21). Si la tête de lion est encore peu explicite (absence de crinière), en revanche, les pattes de lion sont bien dessinées. Le siège curule à protomés est dès lors très proche des trônes des rois séculiers dans le *Tumbo A*. Il n'est pas étonnant que cette représentation soit contemporaine d'Alphonse VIII de Léon. Tout se passe comme si les enlumineurs avaient « récupéré » le motif du lion associé au souverain temporel léonais, pour le transférer sur le roi des cieux.

¹⁹ *Beatus de l'Escorial*, X^e siècle, Biblioteca Monasterio del Escorial, Cod. & II. 5 : la grande prostituée trônant.

²⁰ Selon le colophon, son écriture a été achevée sous l'abbatiat de Fortunius, le 18 avril 1091, par les moines Dominicus et Munnio, puis l'enluminure continuée sous les abbatiats de Nunnus et Johannes, achevée le 1^{er} juillet 1109 par Petrus. Le commentaire de l'Apocalypse y occupe les fol. 5v à 217v. Il est précédé d'un antiphonaire, et suivi d'extraits des *Étymologies* d'Isidore de Séville, et du commentaire de Jérôme sur le *Livre de Daniel*, souvent associé au commentaire sur l'Apocalypse dans les *Beatus*. Des micrographies explicitent les scènes représentées. http://www.bl.uk/manuscripts/FullDisplay.aspx?ref=Add_MS_11695

²¹ BL Add MS 11.695, fol. 24r (le Christ trônant en gloire, la clef à la main, entre saint Jean et un ange), fol. 108r (le Christ trônant présidant à l'ouverture du sixième sceau), 126r (Christ trônant), et 209r (Christ trônant dans une mandorle devant les Élus). Descriptifs détaillés sur le site de la B.L. Les quatre autres sont des cathèdres, avec un petit décor curviligne en bas des pieds, et rappelant vaguement une fleur de lys en haut des montants, mais pas du tout un siège curule : le trône de Dieu devant les vingt-quatre Vieillards (fol. 83r) ; un roi trônant sur une banquette (fol. 102r) ; le Fils de la Femme se présentant devant le trône de Dieu (fol. 148r) ; les trônes des Justes attendant leur Jugement devant le trône de Dieu (Ap. 20, 4-6).

²² Démembré au XIX^e siècle, il est actuellement conservé partiellement en quatre parties : 135 folios au Musée archéologique national de Madrid, 15 folios au Metropolitan Museum of Art (New York), 2 à la bibliothèque de Francisco de Zabálburu y Basabe de Madrid et 1 au musée diocésain de Gérone. https://fr.wikipedia.org/wiki/Beatus_de_San_Pedro_de_Carde%C3%B1a#/media/Fichier:12th-century_painters_-_Christ_in_Majesty_with_Angels_-_WGA16030.jpg

3.1.3. Dieu le Père et le Christ, associés à des sièges curules dans la sculpture et les fresques

En dehors des *Beatus*, au moins quatre représentations de Dieu ou du Christ trônant sur des sièges curules à protomés léonins peuvent être repérés sur divers monuments romans, selon une thématique qui n'est pas seulement ibérique.²³

Les premières sont un Christ trônant sur un siège curule à Uncastillo (v. 1135-1155) et à Moradillo de Sedano. Le trône du Christ de l'église aragonaise Santa María de Uncastillo est « une chaise croisée recouverte d'un coussin [...] ; les extrémités supérieures des montants sont ornées de têtes d'animaux fabuleux, ce que laisse à peine deviner l'érosion de la pierre » (Lacoste 2006, 73, fig. 179 ; Lacoste 1971, 165). Il s'agit clairement du modèle classique de la chaise curule à protomés léonins, ou peut-être à tête de griffon. À Moradillo de Sedano, située à une quarantaine de km au nord de Burgos, le Christ apparaît dans une mandorle entouré de l'inscription VICIT LEO DE TRIBU JUDAS RADIX DAVID ALLELUIA (Ap. 5, 5). Ici, le siège curule est à peine perceptible à travers le protomé de droite (l'autre ayant disparu). Mais le(s) lion(s) sur lesquels le Christ repose sont en parfaite adéquation avec la citation de l'Apocalypse : le Christ est le lion de Juda, descendant de David, et il repose donc, en majesté, sur des figures léonines (Vergnole ; Lacoste 1971, 291, fig. 113-114).²⁴

L'association entre le Christ et le lion est encore plus flagrante dans deux sculptures où le Père et le Fils trônent en superposition, à San Nicolas de Tudela, v. 1150-1160 (Lacoste 1971, 312, fig. 164) et sur la façade occidentale de Soria, v. 1170-1180 (Lacoste 1971, 285, fig. 96).²⁵ Il s'agit de trinités de type *Paternitas* (Dieu le Père, le Fils sur ses genoux, la colombe du Saint-Esprit au-dessus). Dans ce type iconographique, lié aux pratiques grecques de l'adoption, le Christ peut être représenté comme un homme mûr (type italo-byzantin) ou comme un enfant tenant dans ses mains une colombe (type byzantino-slave) ; il se répand largement hors de ces territoires à partir du XII^e siècle. Il est caractéristique des trinités espagnoles d'inspiration byzantine (Heimann ; Papadopoulos ; Bœspflug). Dans les deux tympons de Tudela et de Soria, des éléments peuvent varier légèrement, le couronnement du père, ou le geste de bénédiction ; en revanche, l'élément identique est bien la présence du siège curule, au moins signifié par les protomés léonins très visibles, même si on peut aussi les interpréter comme des « têtes de dragon » (Bœspflug).²⁶

Enfin, le motif du Christ-Dieu trônant sur un siège cubique, mais à protomés léonins, n'est pas non plus ignoré en Espagne à l'époque gothique. Il apparaît sur une fresque au-dessus d'un enfeu triangulaire (niche funéraire), tombe d'un chanoine de la *Catedral vieja* de Salamanque (Santa Maria de la Sede), dans le bras sud du transept. La tombe même date de la

²³ Ex., hors d'Espagne : Christ dans une gloire, entouré du Tétramorphe, foulant aux pieds deux lions. *Psautier à l'usage d'Angers*, Anjou (cathédrale Saint-Maurice ?), fin du XI^e siècle. Angers, BM ms Lescalopier 002, fol.11bis v. Selon la notice de l'IRHT, les enluminures sont de style anglo-normand (style de Winchester) http://www2.culture.gouv.fr/public/mistral/enlumine_fr?ACTION=CHERCHER&FIELD_1=REF&VALUE_1=D-103135

²⁴ <https://sites.google.com/site/modillonsetpeinturesromanes/o-espagne/navarre-et-aragon/uncastillo-santa-maria> Autres exemples (Lacoste a) : chaise du trésor de l'église de Roda de Isabeña (haut Aragon), XII^e siècle ; Vierge de l'Adoration des Mages du tympan de la cathédrale de Saint-Bertrand de Comminges. Le portail roman de l'église Santa María de Uncastillo témoigne d'influences exogènes : l'atelier qui réalisa ces sculptures travailla aussi aux portails de Sainte-Marie d'Oloron, de Morlaàs, de Sévignac-Thèze et de Saint-Engrâce. Le vêtement du beau Christ trônant n'est pas sans rappeler ceux du Christ du tympan de Moissac (Lacoste b).

²⁵ Deux superbes lions sont aussi adossés sur la façade du tympan, au-dessus du Tétramorphe, à Tudela. Photos également reproduites sur <https://theswedishparrot.com/tag/legende/> et [https://es.wikipedia.org/wiki/Iglesia_de_San_Nicol%C3%A1s_\(Tudela\)#/media/Archivo:Tudela_-_Iglesia_de_San_Nicol%C3%A1s_de_Bari_1.JPG](https://es.wikipedia.org/wiki/Iglesia_de_San_Nicol%C3%A1s_(Tudela)#/media/Archivo:Tudela_-_Iglesia_de_San_Nicol%C3%A1s_de_Bari_1.JPG)

²⁶ Dans d'autres « trinités-paternités » ibériques, le trône à protomé léonin n'apparaît pas : p. ex. dans le pilier d'angle du cloître de Santo Domingo de Silos, Santo Domingo de la Calzada et surtout sur le trumeau du Portail de la Gloire de Compostelle (1188). Le motif y est aussi souvent associé à l'Arbre de Jessé.

fin du XIII^e siècle mais les fresques sont peut-être du XIV^e siècle.²⁷ Le Christ de cette fresque gothique, dans une mandorle entourée du Tétramorphe, et de quatre anges dont les deux supérieurs portent les symboles de la Passion (la Croix, la Lance, la Couronne d'épines), est présenté trônant, mains levées, sur une cathédre à protomés léonins.

Cet ensemble n'est certainement pas exhaustif, mais il apparaît clairement que la Vierge, tout comme le Père et le Fils, sont associés à des trônes royaux, imitant ceux des rois « réels » de l'époque romane, à moins qu'il ne faille comprendre le mouvement inverse : c'est parce que la sculpture et la peinture romanes figurent Dieu ou la Vierge sur ce type de trône que le modèle est récupéré par les figures du pouvoir profane. Cependant, il faut noter que le siège curule en lui-même est souvent peu visible, à la différence des figures léonines.

3.2. Salomon, David, Hérode et Nabuchodonosor : figures de rois vétérotestamentaires

3.2.1. Le trône de David musicien à Compostelle

La représentation de David trônant sur un siège curule à protomés léonins est classique dans l'iconographie du XIII^e siècle, par exemple dans la fameuse *Bible de Maciejowski*, datée du milieu du siècle.²⁸ Mais on en conserve des exemples antérieurs en péninsule Ibérique. L'image de David musicien est très répandue à la fois sur les chapiteaux ou les tympan romans, et dans les Psautiers et Livres d'Heures médiévaux. Il ne trône pas toujours, il peut être figuré debout, voire dansant au milieu de ses musiciens, et s'il trône, c'est sur un siège cubique de marbre classique précédé d'un repose-pied.²⁹

Sur le piédroit du Portail des Orfèvres de la cathédrale Saint-Jacques de Compostelle, édifié entre 1105 et 1112, le trône et sa mise en scène sont particulièrement complexes, en redoublant les figures : le trône à dossier possède des pattes de lion, reposant elles-mêmes sur deux têtes d'animaux monstrueux (des têtes d'aigles ou de griffons ?), tandis que les pieds du roi foulent un animal assez peu visible, mais dont on distingue deux pattes griffues sous le feuillage.³⁰ Le même motif apparaît dans un bas-relief conservé aujourd'hui au Musée des Augustins de Toulouse ; ici David accorde sa harpe, assis sur un siège curule sans protomés, mais les pieds du trône (vu de profil) et le pied du roi écrasent un animal dont on aperçoit la tête et deux pattes latérales, avec une queue repliée entre les pattes arrière, peut-être un lion malgré l'absence de crinière.³¹ Qu'il soit à protomés ou pas, le trône en forme de siège curule prend donc appui dans les deux cas sur un lion ou une bête monstrueuse, rappelant peut-être que la musique davidienne, à l'instar de celle d'Orphée, est censée charmer les bêtes et les monstres (Moralejo, 97).

3.2.2. Salomon trônant

La collégiale de Saint-Isidore de Léon conserve une Bible wisigothique-mozarabe réalisée par les peintres Florencio et Sancho en 960 (Archivo Capítular de la Colegiata de San Isidoro MS 2, 517 folios richement illustrés). En 1162, des miniaturistes anonymes reproduisirent ces illustrations dans une bible en trois volumes (*Biblia Románica Segunda* de

²⁷ Le cercueil repose sur trois grands lions en guise de télamons. Une autre fresque au-dessus du sépulcre du chantre Aparicio Guillén (m. 1274) représente un motif voisin, mais les protomés sont moins marqués. Images : https://upload.wikimedia.org/wikipedia/commons/3/38/1999_Salamanca_AlteKathedrale.JPG https://upload.wikimedia.org/wikipedia/commons/0/03/WLM14ES_-_04082013_111603_SALAMANCA_0725_-_jpg

²⁸ http://www.medievaltymes.com/courtyard/maciejowski_images_23.htm : détail du « fald stool » (faldistoire).

²⁹ P. ex., Psautier d'or de Saint-Gall, v 883-888. Le motif du roi David trônant sur un siège à protomés ou du moins à pattes de lion se retrouve dans nombre de manuscrits plus récents, p. ex. Herrade de Landsberg, *Hortus deliciarum*, Mont-Saint-Odile, v. 1159-1175.

³⁰ <http://jalladeauj.fr/espagneromanenordouest/styled-15/styled-22/>. Autres représentations romanes de David musicien, debout ou trônant, voir, p. ex. <https://www.scolametensis.com/2013/10/27/le-roi-musicien/>

³¹ <http://jalladeauj.fr/musiciensetjongleurs/styled/>

San Isidoro, 617 folios) en lettres carolines, dans un style plus roman.³² Dans la représentation de Salomon, le trône, quasiment invisible dans la première version du X^e siècle, est remplacé par les enlumineurs du XII^e siècle par un siège curule à protomés léonins. C'est d'ailleurs une représentation rare du trône de Salomon sous cette forme, car il est plus généralement figuré sous la forme de six ou sept degrés échelonnés et ornés de deux grands lions et de douze à quatorze lionceaux, conformément au texte biblique (1 Rois 10, 18-20).³³

3.2.3. Hérode I^{er} Le Grand, les Rois Mages et le Massacre des innocents... ou Salomon ?

Le couvercle du sarcophage roman de Blanca Garcés de Navarra, vers 1158, dû peut-être au sculpteur Leodegarius, présente, entre autres, un curieux roi trônant.³⁴ La fille du roi de Navarre Garci Ramirez *el restaurador*, épouse de Sanche III de Castille, est morte en couches en 1156, en mettant au monde le futur Alphonse VIII. Elle est honorée à Santa-Maria la Real de Nájera, panthéon royal des rois de Pampelune, par un sarcophage représentant son décès, étendue sur un lit, entourée de son époux et de serviteurs et de pleureuses, et nombre de scènes néotestamentaires (Christ en majesté, Épiphanie, parabole des Vierges sages et des Vierges folles). Le roi trônant a fait l'objet d'interprétations contradictoires (Valdez del Alamo ; Lacoste 2006, 113-118, fig. 35-48), mais on s'accorde en général à reconnaître en lui Hérode, ordonnant le massacre des Innocents en raison des scènes qui encadrent le roi trônant (à gauche : les Mages fuyant son courroux, à droite, les soldats exécutant les enfants). Cependant pour Lacoste, l'arbre chargé de fruits qui s'élève derrière le roi, tandis que son manteau semble s'entremêler aux branches, renverrait non pas à Hérode, mais à Salomon. Quant à l'enfant agenouillé aux pieds du roi, ce ne serait pas l'une des victimes de la vindicte d'Hérode, mais un enfant protégé par Salomon, qui pose une main bienveillante sur la tête de l'enfant. Il s'agirait donc d'une allusion à la protection accordée par le Sage d'entre les sages à l'enfant de doña Blanca, c'est-à-dire le futur Alphonse VIII, cet innocent qui a, quant à lui, échappé à la mort (Ps. 72 (71) « Il sauvera les fils des pauvres, il écrasera leurs bourreaux... »). La main posée sur la tête de l'enfant lui transmettrait une forme d'onction sacrée, un charisme particulier. Mais pour justifier cette analyse, Lacoste est contraint à déplacer la réalisation du sarcophage jusqu'aux années 1170, lorsque le jeune Alphonse VIII se dégage de toute tutelle et entreprend ses premières actions personnelles.

Si je n'adhère pas complètement à cette interprétation audacieuse, l'aspect des pattes de lion sur ce trône royal pourrait cependant justifier ces hypothèses, en renvoyant à la fois au trône léonin de Salomon et à la justice proverbiale de ce dernier. Ces pattes de lion présentent une étonnante ressemblance avec des représentations orientales de trônes léonins, parfois très anciennes (babyloniennes ou égyptiennes), comme on les voit, par exemple, sur le fauteuil de la reine Tia, épouse d'Amenhotep IV.³⁵ Ces trônes sont assez distincts de l'iconographie du siège curule à protomés. Mais comment le sculpteur de Nájera aurait-il eu accès à ce type de représentation ? C'est peut-être tout simplement la fonction, la *majestas* du pouvoir, qui crée

³² http://warfare.gq/6C-11C/Biblia_de_San_Isidoro_de_Leon-Solomon-large.htm et http://warfare.gq/12/Biblia_Segunde_de_San_Isidoro_de_Leon-Solomon-large.htm

³³ Pour Hugues de Saint-Victor, les six degrés du trône évoquent les six jours de la Création, et les six âges du monde ; les deux lions encadrant le trône sont les figures de l'archange Gabriel et de l'apôtre saint Jean. Les douze lionceaux des marches représentent les douze apôtres (Chardin, 293-294). Pour Albert Le Grand, les deux lions seraient soit saint Jean-Baptiste et saint Jean l'Évangéliste ; soit Gabriel et saint Jean, soit encore le Christ et le diable. Les douze lionceaux des degrés seraient les douze tribus d'Israël, ancêtres de la Vierge, ou encore les douze apôtres. Les deux lions réunis aux douze lionceaux seraient les sept vertus chrétiennes (théologiques et cardinales) et les sept dons du saint Esprit (Chardin, 295). Salomon jugeant (l'épisode des deux femmes) trône souvent sur un siège curule à protomés dans l'enluminure française, à partir du XIV^e siècle.

³⁴ https://upload.wikimedia.org/wikipedia/commons/0/06/Blanca_Garc%C3%A9s_de_Navarra%2C_sarc%C3%B3fago.jpg

³⁵ https://commons.wikimedia.org/wiki/Category:Ancient_Egyptian_furniture?uselang=fr#/media/File:D181-coffre_et_fauteuil_de_la_reine_tia.-L2-Ch6.png

l'objet, plus qu'un rapport iconographique direct. Retenons au moins que ce roi (Hérode ou Salomon) est bien associé à ce marqueur du pouvoir royal.

3.2.4. Le trône de Nabuchodonosor dans la *Bible de Roda*

À la différence de David et surtout de Salomon, qui présentent des modèles plutôt positifs, ou plus ambivalents pour Hérode, Nabuchodonosor est un roi presque entièrement « négatif » (Joannès).³⁶ Si des lions lui sont associés, c'est d'abord parce qu'il est roi, mais cette fois les lions ont un aspect menaçant dans la plupart des images les figurant à ses côtés.

Un dessin dans la *Biblia Sancti Petri Rodensis*, attribuée à Remigius Autissiodorensis (BnF Latin 6 (3), fol. 65, provenant de Sant Père de Rodes, Catalogne) ou *Bible de Roda*, représente Nabuchodonosor face aux trois Hébreux, sur un siège curule à protomés léonins. Le roi semble suspendu au-dessus du sol, sans marchepied, mais il peut s'agir d'une maladresse de la « perspective ». Si certains historiens ont pu dater la *Bible de Roda* du X^e, voire du IX^e siècle (Viollet-Le-Duc, I, 110)³⁷, il est plus vraisemblable qu'elle soit postérieure, et date au moins du premier quart du XI^e siècle (avant 1022), voire du XII^e siècle ; en ce cas, elle serait contemporaine des rois du *Tumbo A* (Klein).³⁸ Dans le manuscrit, les trônes sont de type cubique classique, sauf dans cet étonnant dessin, où l'on visualise parfaitement le mécanisme central permettant l'articulation du siège, de même que les pattes griffues du lion et les protomés animaliers, sans doute des lions même s'ils n'ont pas de crinière.

3.3. La « mauvaise » comtesse ? Urraca Fernández (1129)

Enfin, les femmes (reines ou autres femmes de pouvoir) siègent aussi parfois sur des trônes curules à protomés, comme dans le *Tumbo A*. C'est le cas dans la représentation du comte Rodrigo Martínez et de son épouse la comtesse Urraca Fernández, sur la *carta de arras* de la comtesse, en 1129 (micrographie : CARTAM ROBORAT COMES).³⁹ Rodrigo Martínez (m. en 1138 lors du siège de Coria), issu de la famille des Flaínez (ou *Flaginez*), est un puissant noble léonais, chef de guerre et diplomate, souvent mentionné dans la *Chronica Adefonsi*. Il fut sans doute l'un des plus puissants propriétaires terriens de la Tierra de Campos à son époque, détenteur de très nombreuses tours et forteresses et proche de la cour d'Alphonse VII de Léon entre 1127 et 1138 (Pallares Méndez ; Martínez Sopena).⁴⁰

³⁶ David est une figure ambivalente, à travers le motif de la séduction de Bethsabée. Mais le Nabuchodonosor biblique fait bien pire : il déporte les Juifs à Babylone, fait châtrer les enfants des Hébreux, en jette d'autres dans une fournaise, et finit par errer pendant sept ans, devenu fou, et condamné par Dieu à manger de l'herbe en punition de son despotisme (emprunt biblique au dernier roi de Babylone, Nabonide).

³⁷ Il explique cet étonnant positionnement par le fait que le prince devait être porté en hauteur pour être assis, afin de dominer l'assemblée. Cela semble toutefois assez peu vraisemblable.

³⁸ Les tenants d'une période plus ancienne (1^{er} quart du XI^e siècle) estiment qu'elle aurait pu être réalisée à Santa Maria Ripoll à l'époque de l'abbé Oliba. Celui-ci aurait commandité la création de trois grandes bibles, et en aurait offert une à Saint-Pierre de Roda, peut-être à l'occasion de la consécration du monastère en 1022, alors que le manuscrit était encore inachevé. De fait, certaines pages ont été enluminées, mais pas le dessin de Nabuchodonosor. À peu près à la même époque, Nabuchodonosor est représenté sur un chapiteau du chœur de Sainte-Radegonde de Poitiers siégeant sur des lions, le trône s'assimilant ici aux fauves eux-mêmes <http://decouverte.inventaire.poitou-charentes.fr/monuments-romans/poitiers-sainte-radegonde.html>

³⁹ https://es.wikipedia.org/wiki/Archivo:Rodrigo_Mart%C3%ADnez_%26_Urraca_Fern%C3%A1ndez.jpg Cette chartre, écrite et illustrée par le moine Radulfo, contient la liste des arrhes concédés par le comte Rodrigo Martínez à son épouse, au début du XII^e siècle. Pallares Méndez examine la tension entre les pratiques sociales de l'aristocratie, et les tentatives de contrôle par les clercs réformateurs, représentés par le moine. Voir aussi https://en.wikipedia.org/wiki/Rodrigo_Mart%C3%ADnez

⁴⁰ Ses frères Pedro et Osorio Martínez furent aussi des proches d'Alphonse VII. Il soutint largement le roi durant la rébellion des Lara. Il est aussi connu pour l'ambassade qu'il mena en 1133 auprès du prince musulman Sayf al-Dawla (Zafadola dans les textes castillans) à qui il présenta de magnifiques présents, et accompagna ensuite à la cour d'Alphonse VII. Ce dernier le protégea lors de ses démêlés avec l'évêque de Léon Arias II concernant certaines propriétés et lui octroya l'immunité royale (*cautum* en latin, *coto* en castillan). En novembre 1129, le

Alors que le comte siège sur une cathèdre classique, les pieds reposant sur un marchepied, la comtesse trône sur un siège curule à protomés léonins, aux pattes griffues proéminentes, et surtout caractérisés par les langues rouges jaillissant de la gueule des lions. Pourquoi cette différence iconographique si marquée entre le comte et son épouse ? Ne s'agirait-il pas, dans le contexte réformateur du début du XII^e siècle, de dévaloriser la femme, traîtresse et liée à une mauvaise animalité, les langues rouges des lions renvoyant au serpent (Pallares Méndez). Le siège curule serait-il passé du côté des « mauvais » lions ?

3.4. Conclusions du 3

Le motif du siège curule est donc bien connu dès le X^e siècle des enlumineurs léonais et castillans, voire catalans ; il acquiert à mesure que l'on avance dans le temps une valence de plus en plus positive, jusqu'à devenir le trône de Dieu. Faut-il y voir une revalorisation de ce type de siège, peut-être sous l'influence de modèles importés de France par les Clunisiens ? Ou l'influence est-elle purement endogène ? Au-delà du Christ-Dieu, ce type de siège est associé avant tout à des rois bibliques, et il me semble signifiant que ce soient ces figures royales qui soient plus particulièrement associées à ce motif, et notamment David « ancêtre » de la Vierge. Cependant, le motif du lion peut prendre des valences complexes en fonction du roi auquel il est associé : lion royal, ou lion dévorateur ? L'association de ce type de trône aux rois historiques ou vétérotestamentaires, mais aussi aux figures divines (Vierge-Christ-Dieu) confirme l'existence de ce que l'on pourrait appeler un « modèle mental » : le siège pliant à protomés léonins est bien un trône à part entière, qu'il soit associé à des rois bibliques ou des rois « historiques ». Ainsi, même si les témoignages du haut Moyen Âge et des débuts du Moyen Âge central restent peu nombreux, ils attestent de l'existence de ce type de sièges pliants à protomés léonins, associés à des personnages royaux de premier plan.

4. Les traces plus tardives de sièges curules dans l'emblématique royale

Le siège curule, comme emblème royal, ne disparaît pas au milieu du XIII^e siècle. On le voit dans les sépulcres d'Alphonse VIII de Castille et de son épouse Léonor Plantagenet (morts l'un et l'autre en 1214), commandés par leur petit-fils Ferdinand III et conservés au monastère-panthéon de Las Huelgas de Burgos, fondé par le couple royal avant 1187 (Gómez Moreno ; Del Arco y Garay ; Castillo *et al.*).⁴¹ Le roi trône sur un siège curule, ou du moins orné de lions ; il est entouré par quatre religieuses agenouillées et remet le rouleau scellé de la fondation à l'abbesse, à sa gauche. Mais ce qui retient avant tout l'attention, c'est l'écu royal où les trois lions-léopardés sont couronnés, peut-être en hommage à la maison Plantagenêt.

Il est possible que cette iconographie exogène ait influencé, bien plus tard, Sanche IV (1284-1295) qui ajoute au lion héraldique du Léon une couronne, même si toutes les représentations postérieures n'incluent pas cette adjonction. L'objectif était sans doute de renforcer encore le caractère royal de l'emblème du lion.⁴² On retrouve d'ailleurs le lion rampant et couronné dans le sceau de Saragosse de 1288, sous les murailles de la ville.

Le trône à protomés est donc bien connu dans le monde ibérique. Pour autant, lorsque Sanche IV, en 1293, consacre un long chapitre des *Castigos* à gloser les différents *regalia*, le

comte épousa Urraca Fernández, fille de Fernando Garcés de Hita et de l'*infantissa* Estefanía Armengol, alors que la fiancée n'avait que dix ans. Le comte lui garantit la possession de onze villages dans la Tierra de Campos. Le couple n'eut pas d'enfants, mais accumula nombre d'acquisitions (*ganancias*), entre Carrión et Zamora, qui revinrent au roi Alphonse VII à la mort de Rodrigo, sauf les terres laissées en usufruit à Urraca et les terres patrimoniales qui revinrent à Osorio Martínez. Il semble que le roi ait alors eut une aventure avec la comtesse, qui lui donna une fille, Estefanía, héritière de sa mère, et mariée plus tard à Fernando Rodríguez de Castro.

⁴¹ <https://eleonorasplantagenet.wordpress.com/2014/12/16/sepulcro-de-leonor-de-plantagenet-y-alfonso-viii/>

⁴² Cette adjonction fut critiquée par Alonso de Torres y Tapia, auteur d'une chronique de l'ordre d'Alcantara, puisqu'à son sens, la couronne était superflue pour identifier le roi des animaux. Frey Alonso de Torres y Tapia, chapelain du roi Philippe IV, *Crónica de la orden de Alcántara*, impr. 1763 (cité par Martin de Riquer (c), 175).

trône n'y occupe qu'une place limitée (Fournès ; Biaggini). Le lion a même disparu de cet imaginaire politique et esthétique. Pourtant le chapitre commence par « *Mi fiyo, vy estar vn rey muy noble asentado sobre vna silla* »⁴³. Le roi glose d'abord longuement la couronne et chacun de ses bijoux (§ 2-12) ; puis il passe au sens symbolique des matériaux de ses vêtements (§ 13-17) et arrive enfin au trône et à son marchepied ou escabeau, revêtus eux aussi de symboliques – assez banales, il est vrai :

{18} La silla en que el rey estaua asentado era cubierta de oro e de plata con muchas piedras preciosas, por la qual silla se demuestran los reyes e los poderes que el rey ha so sí. {19} El escabello sobre que el rey tiene los pies era muy rico a lauor de la silla. Éste es a semejança de los enemigos que deue meter so sus pies, segund que dixo Dios al rey Dauid : Pormé a los enemigos tuyos so el escabello de los tus pies [...]. {30} E aderredor del escabello estavan escriptas letras de oro en que dezíen los nonbres de los çinturios del su regno que son sennores de çient caalleros.⁴⁴

S'il y a peut-être ici un vague souvenir du trône de Salomon, il n'est guère patent, car ce qui apparaît surtout c'est le pouvoir militaire du roi plutôt que son rôle de justicier. Sanche IV ne décrit nullement le trône et son marchepied (en dehors des riches matériaux attendus), et surtout n'évoque jamais ces sièges à protomés qu'il devait forcément connaître par les effigies du *Tumbo A* de Compostelle. Il ne s'agit pas d'une *ekphrasis* à proprement parler, tout au plus d'une vision symbolique très traditionnelle du pouvoir.

Le siège curule à protomés léonins est appelé en Castille à une longue éclipse, alors qu'il reste bien présent, en revanche, en Aragon comme à Majorque (Bautier). Il faut attendre le règne d'Alphonse XI de Castille (1310-1350) pour voir ressurgir en Castille un trône aux lions (Sceau-bulle en usage en 1345) ; il ne s'agit cependant plus d'un siège curule à protomés léonins, mais d'une « banquette flanquée de protomés de lions vivants, aux têtes tournées de face » (Bautier). On le retrouve encore, quasiment identique, sous le roi Jean II (1379-1390), simplement encadré d'une architecture gothique, de type baldaquin (Bautier planche VII, fig. 28 ; et planche IX, fig. 37). Le modèle est désormais le même que dans la grande majorité des sceaux ou des monnaies occidentaux, français ou impériaux.

5. Conclusions générales

Quelle était réellement la forme du trône dans l'ensemble Léon-Castille des XI^e-XII^e siècle ? Deux formes ont pu coexister : lorsque le roi se trouvait à Léon, Salamanque ou Sahagún, il disposait sans doute d'une cathèdre lourde, fixe, positionnée en hauteur pour signifier sa *majestas*, et pourquoi pas, ornée de figures léonines en souvenir du trône de Salomon ; mais lorsque le roi se déplaçait, pour aller combattre à Alméria ou ailleurs, un petit siège pliant était quand même plus pratique à installer sur un chariot, siège toutefois orné de lions, signes de pouvoir éminent. Finalement, c'est sans doute bien la fonction pragmatique qui crée la forme. De toute façon, le réel est moins intéressant que les représentations mentales qui président à la création de ces images, les seules qui nous soient accessibles.

⁴³ *Castigos del rey don Sancho IV*, chap. XI : *De cómo deue seer el omne armado de armas*, p. 142-151.

⁴⁴ Addition latine dans le ms C : *donet pena inimicos tuos escabelum pediorum tuorum, que quiere dezir...* par référence au Psaume 110 (109), 1. L'expression peut également être rapprochée de *Livre de Josué* 10, 24. Entre les deux passages sur l'escabeau, la glose se poursuit avec l'épée tenue dans la main droite (§ 20-22) et la pomme (ou boule) d'or surmontée d'une croix tenue dans la main gauche (§ 23-25) ; le livre des droits, présenté au roi par un serviteur (§ 26) ; le sceptre présenté par un autre (§ 27) ; les riches panneaux de draperies derrière le dos du roi avec les noms des rois qui l'ont précédé, leurs vertus et leurs vices (§28) ; les tapis au sol avec les noms des orgueilleux, que chacun doit piétiner en marchant dessus (§ 29). La fin de la glose se poursuit avec les chaussures du roi (§ 31-32), la broche pectorale (§ 33), les anneaux portés à la main droite et gauche (§ 34-35).

D'autre part, qu'est ce qui fut premier ? La représentation de la majesté divine sur des trônes à protomés, voire de vrais sièges curules à protomés, influa-t-elle sur d'autres figures royales vétérotestamentaires, et de là, l'adoption par les souverains temporels historiques des mêmes emblèmes de pouvoir ? Ou bien assista-t-on à un phénomène inverse de transposition du trône réel vers des trônes divins, les Médiévaux se figurant la cour céleste comme le reflet de la cour céleste ? Pour y répondre, il faudrait sans doute affiner la chronologie de ces représentations idéelles. Toujours est-il que le lion apparaît bien comme un marqueur de pouvoir, et pas seulement en Léon ; mais un pouvoir ambivalent et parfois perçu comme dangereux... tout comme le lion lui-même.

Annexes. Les rois dans le *Tumbo A* de Compotelle.⁴⁵

Dates du règne	Nom du roi	Type de trône
Asturies		
791-842	Alphonse II le Chaste	Cube ajouré en losange, estrade, coussin
842-855	Ramire I ^{er} d'Oviedo	?
855-866	Ordoño I^{er} d'Oviedo	Siège curule à protomés léonins
866-910	Alphonse III Le Grand ⁴⁶	Cathèdre en losange ouvert, marchepied
Léon-Galice		
910-924	Ordoño II d'Oviedo	Cathèdre arrondie et ajourée, marchepied
922-924	Fruela II le lépreux	Siège curule à protomés léonins
925-931	Alphonse IV Le Moine	∅
931-951	Ramire II	Siège curule à protomés léonins
951-956	Ordoño III	Cube de marbre, chapiteau, coussin
956 [958/60] 966	Sanche I ^{er} Le Gros	Simple amorce de protomés, mais sceptre à tête de lion
958-960	Ordoño IV Le mauvais	Cathèdre, marchepied, coussin, et sceptre à tête de lion
966-985	Ramire III	Siège curule à protomés à becs d'aigle
985-999	Bermude II Le Goutteux	Cube (bas invisible), coussin
	Elvire, son épouse	
	Thérèse et Sancie	Siège avec amorce de protomés
999-1028	Alphonse V Le Noble	Cube (bas invisible), coussin avec un riche tapis orné de deux lions sur le marchepied.
	Chimène, son épouse	
1028-1037 (L)	Bermude III	Siège avec amorce de protomés, coussin
	Elvire son épouse (m. 1017)	
Union Léon / Castille		
1035-1037-1065	Ferdinand I^{er} Le Grand	Siège cubique drapé de rouge, avec amorce de protomés (?), coussin, marchepied
Partage Léon, Castille, Galice – réunion 1072		
1065-1071 (G)	Garcia II	?
1065-1072 (C)	Sanche II Le Fort	?
1065-1072-1109	Alphonse VI Le Brave	Siège curule à protomés léonins
	Elvire, sœur d'Alphonse VI	Siège avec amorce de protomés
1109-1126	Urraca I ^{ère}	Cube (?) totalement invisible sous draperies
	Raymond de Bourgogne	Cube avec montants latéraux

⁴⁵ Liste et enluminures : https://fr.wikipedia.org/wiki/Liste_des_souverains_de_Castille..

⁴⁶ Alphonse III conquiert la Galice, et à sa mort, ses états sont partagés entre ses fils : Garcia I^{er} à Oviedo (910-914) / Ordoño II en Galice (910-924) / Fruela dans les Asturies. À la mort de Garcia I^{er}, sans descendant, son frère Ordoño II récupère l'ensemble Léon + Galice.

1126-1157	Alphonse VII L'Empereur	Siège curule à protomés léonins
Partage Léon et Castille (réunion 1230)		
1157-1188 (L)	Ferdinand II (+ régent en Cast. pour Alphonse VIII)	Cube, montants à l'avant et à l'arrière Id. dans le Tumbo de Touxos Outos
1157-1158 (C)	Sanche III Le Désiré	∅
1158-1214 (C)	Alphonse VIII Le Bon	Cube, montants à l'avant et à l'arrière Id. dans le Tumbo de Touxos Outos
1188-1230 (L)	Alphonse IX	Portrait équestre avec écu au lion
1214-1217 (C)	Henri I ^{er} (m. à 13 ans)	∅
1217 (C)	Bérandère I ^{ère}	∅
1217-1230 (C) 1230-1252 (C-L)	Ferdinand III Le Saint	Cube à deux étages, coussins, lion associé dans le décor



Fruela II le lépreux (922-924) et Ramire III (966-985)



Alphonse V le Noble (999-1028) et Alphonse VI Le Brave (1072-1109)

Œuvres citées

- Arasse, Daniel. « L'art et l'illustration du pouvoir. » Dans Jean-Philippe Genet dir. *Culture et idéologie dans la genèse de l'état moderne*. Rome : EFR, 1985. 231-244.
- Arrouye, Jean. « Fin du monde. Fin d'un monde. Sur les enluminures du 'Beatus' de Facundus. » *Fin des temps et temps de la fin dans l'univers médiéval*. 18^{ème} colloque du CUERMA. Aix-en-Provence : Centre Universitaires d'Etudes et de Recherches Médiévales d'Aix, *Senefiance* 33 (1993) : 25-52. Disponible en ligne : <https://books.openedition.org/pup/3601?lang=fr> [consulté le 09/11/2021].
- Barton, Simon et Fletcher, Richard éd. *Le monde d'El Cid : Chroniques de la reconquête espagnole*. Chap. 2 : « Introduction à la *Chronica Adefonsi Imperatoris*. » 2000. 148-161.
- Bautier, Robert-Henri. « Échanges d'influences dans les chancelleries souveraines du Moyen Âge, d'après les types des sceaux de majesté. » *Comptes rendus des séances de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres* 112-2 (1968) : 192-220.
- Beatus of Liébana: Codex of Santo Domingo de Silos Monastery*. Barcelone : éd. Moleiro, 2001-2003 (Facsimilé du manuscrit).
- Biaggini, Olivier. « Le roi et la parole dans quelques recueils d'*exempla* castillans des XIII^e et XIV^e siècles. » *e-Spania* [En ligne] 4 (décembre 2007) mis en ligne le 11 mars 2014. URL : <http://journals.openedition.org/e-spania/1272> [consulté le 09/11/2021]
- Bœspflug, François. *Dieu et ses images. Une histoire de l'Éternel dans l'art*. Paris : 2008.
- . « Dieu en Mère ? Féminité et maternité de la figure de Dieu le Père dans l'art médiéval d'Occident (XI^e – XV^e siècle). » *Revue des Sciences religieuses* 83/1 : « Hommes et femmes dans la Bible et la théologie » (2009) : 23-49. Disponible en ligne : <https://journals.openedition.org/rsr/483?lang=en> [consulté le 09/11/2021]
- Carrasco Lazareno, María Teresa. « El sello real en Castilla: tipos y usos del sellado en la legislación y en la práctica documental (siglos XII-XVII). » Dans Juan Carlos Galende Díaz coord. *De sellos y blasones: miscelánea científica*. Madrid, 2012.
- Castillo, Belén ; Elorza Guinea, Juan Carlos et Negro, Marta. *El Panteón Real de las Huelgas de Burgos. Los enterramientos de los reyes de León y de Castilla*. Valladolid : Junta de Castilla y León, 1988.
- Castigos del rey don Sancho IV*. Hugo Oscar Bizarri éd. Collection « Medievalia Hispanica » 6. Francfort, Vervuert, Madrid : IberoAmericana, 2001.
- Castiñeiras González, Manuel Antonio. « Poder, memoria y olvido: la galería de retratos regioes en el *Tumbo A* de la Catedral de Santiago (1129-1134). » *Quintana* 1 (2002) : 187-196. Disponible en ligne : https://minerva.usc.es/xmlui/bitstream/handle/10347/6294/pg_189-198_quintana1.pdf?sequence=1&isAllowed=y [consulté le 09/10/2021]
- Chao Prieto, Ricardo. « La Bandera Medieval del Reino de León. » *Banderas* 98. Sociedad Española de Vexilología [s.d.].
- Chardin, Ferdinand. « Le trône de Salomon représenté sur le grand portail de la cathédrale de Strasbourg. » *Revue Archéologique* 12^{ème} année/1 (avril-septembre 1855) : 292-300. Disponible en ligne : https://www.jstor.org/stable/41742238?seq=1#page_scan_tab_contents [consulté le 09/11/2021]
- De Riquer i Morera, Martin. *Manual de heráldica española*. Barcelone : Apolo, 1942.
- . *Heráldica catalana des de l'any 1150 al 1550*. Barcelone : Quaderns Crema, 1983.
- . *Heráldica Castellana en tiempos de los Reyes Católicos*. Barcelone : Quaderns Crema, 1986.

- Del Arco y Garay, Ricardo. *Sepulcros de la Casa Real de Castilla*. Madrid : Consejo Superior de Investigaciones Científicas, Instituto Jerónimo Zurita, 1954.
- Díaz y Díaz, Manuel C. ; López Alsina, Fernando et Moralejo Alvarez, Serafin. *Los tumbos de Compostela*. Madrid : Edilan, 1985.
- Doublet, Jacques. *Histoire de l'abbaye de St Denys en France, contenant les antiquités d'icelle, les fondations, prérogatives et privilèges*, 1625.
- Fernández González, Etlvina. « El retrato regio en los *Tumbos* de los tesoros catedralicios. » Dans Isidro G. Bango Torviso dir. *Maravillas de la España medieval. Tesoro sagrado y monarquía*. vol. I. Estudios y catálogo. Junta de Castilla y León-Caja España, 2001. 41-53.
- Fournès, Ghislaine. « L'idéalité royale en Castille au XIII^e siècle : des *Sept parties* aux *Castigos del rey don Sancho IV*. » *Cahiers d'Études Hispaniques Médiévales* 27 (2004) : 293-309. Disponible en ligne : https://www.persee.fr/doc/cehm_0396-9045_2004_num_27_1_1627 [consulté le 09/11/2021].
- . « Iconologie des infantes (*Tumbo A* et *Tumbo B* de la cathédrale de Saint-Jacques de Compostelle et *Tumbo* de Touxos Outos) » *e-Spania* [En ligne] 5 (juin 2008) mis en ligne le 25 juillet 2011. URL : <http://journals.openedition.org/e-spania/12033> [consulté le 09/11/2021].
- Gaborit, Jean-René. « Le trône de la Vierge : essai de typologie. » Dans Marie-Pasquine Subes et Jean-Bernard Mathon dir. *Vierges à l'Enfant médiévales de Catalogne. Mises en perspectives (suivi de Inventaire des Vierges romanes et gothiques des Pyrénées-Orientales)*. Perpignan : Presses Universitaires de Perpignan, 2013. 147-162. Disponible en ligne : <https://books.openedition.org/pupvd/7269> [consulté le 10/11/2021].
- Gómez, Miguel ; Lincoln, Kyle C. et Smith, Damian. *King Alfonso VIII of Castile. Government, Family, and War*. Fordham University Press, 2018.
- Gómez Moreno, Manuel. *El Panteón Real de las Huelgas de Burgos*. Madrid : Consejo Superior de Investigaciones Científicas, Instituto Jerónimo Zurita, 1946.
- Heimann, Adelheid. « L'iconographie de la Trinité. » *L'Art chrétien* 1 (octobre 1934).
- Isidore de Séville. *Etymologiae* (Étymologies, vers 630). Trad. Paris : Les Belles Lettres, livres II (1983), III (2009), IX (1984), XI (2010), XII (1986), XIV (2011), XVI (2012), XVII (1981), XX (2010).
- Jéquier, Léon. « Tables héraldiques de dix-neuf armoriaux du Moyen Age. » *Cahiers d'héraldique* 1. Paris : CNRS / Institut de recherche et d'histoire des textes [s.d.]
- Joannès, Francis. « Nabuchodonosor II. » Dans Francis Joannès dir. *Dictionnaire de la civilisation mésopotamienne*. Paris, 2001. 554-556.
- Klein, Peter K. « Date et scriptorium de la *Bible de Roda*, état des recherches. » *Les Cahiers de Saint-Michel-de-Cuxa. Centre permanent de recherches et d'études préromanes et romanes* 3 (1972) : 91-102.
- . *Beato de Liébana. La ilustración de los manuscritos de Beato y el códice de Manchester*. Valence, 2002.
- Klinka, Emmanuelle. « Le pouvoir au féminin dans la Castille médiévale : une deuxième voie ? » *e-Spania* [en ligne] 1 (juin 2006) Publié le 24 juillet 2012. URL : <http://journals.openedition.org/e-spania/324> [consulté le 10/11/2021].
- Lacoste, Jacques. « La décoration sculptée de l'église romane de Santa María de Uncastillo (Aragon). » *Annales du Midi* 83-102 (1971) : 149-172. Disponible en ligne : https://www.persee.fr/doc/anami_0003-4398_1971_num_83_102_4706 [consulté le 10/11/2021].
- . *Les maîtres de la sculpture romane dans l'Espagne du pèlerinage à Compostelle*. Luçon : édition Sud-Ouest, 2006.

- Le Roux, Patrick. « Recherches sur les centurions de la Legio VII Gemina. » *Mélanges de la Casa de Velázquez* 8 (1972) : 89-159.
- Lipskey, Glenn Edward. *The Chronicle of Alfonso the Emperor : A Translation of the Chronica Adefonsi imperatoris with study and notes*. Thèse de doctorat, Northwestern University, 1972. Disponible en ligne sur : <https://libro.uca.edu/lipskey/chronicle.htm> [consulté le 9/11/2021].
- Lucas de Tuy. *Crónica de España de Lucas de Tuy (texte romanceado)*. J. Puyol éd. Madrid : 1926.
- Lucas de Tuy. *Chronicum mundi*. Emma Falque éd. Turnhout : Brépols Publishers, 2003.
- Martínez, H. Salvador éd. *El «Poema de Almería» y la épica románica*. Éd. trad. et étude du texte. Madrid : Gredos, 1975.
- Martínez Díez, Gonzalo. *El condado de Castilla 711-1038 : la historia frente a la leyenda*. Madrid : Marcial Pons Historia, 2005.
- Martínez Sopena, Pascual. « El conde Rodrigo de León y los suyos : herencia y expectativa del poder entre los siglos X y XII. » Dans Reyna Pastor dir. *Relaciones de poder, de producción y parentesco en la Edad Media y Moderna*. Madrid : 1990. 5-84.
- Menéndez Pidal, Juan. *Archivo histórico nacional. Sección de sigilografía. Catálogo, I. Sellos españoles de la Edad Media*. 1921.
- Menéndez-Pidal de Navascués, Faustino. « El escudo. » Dans Faustino Menéndez Pidal y Navascués, Hugo O'Donnell, Begoña Lolo éd. *Símbolos de España*. Madrid : Centro de Estudios Políticos y Constitucionales, 1999.
- . *Los sellos en nuestra historia*. Madrid, 2018.
- Moralejo, Serafin. « Saint-Jacques de Compostelle : les portails retrouvés de la cathédrale romane. » *Dossiers de l'archéologie* 20 (1977) : 86-103.
- Mozo Monroy, Manuel. « Acuñaciones de oro en Castilla-León durante la segunda mitad del siglo XIII: Alfonso X (1252-1284) y Sancho IV (1284-1295). » *Cuadernos Medievales* 22. Grupo de Investigación y Estudios Medievales de la Facultad de Humanidades, Buenos Aires (juin 2017) : 16-46.
- Palao Vicente, Juan José. *Legio VII Gemina (Pia) Felix. Estudio de una legión romana*. Salamanca : Universidad de Salamanca, 2006.
- Pallares Méndez, María del Carmen. « La mujer y la serpiente. A propósito de la carta de arras de la condesa doña Urraca Fernández. » *Edad Media : revista de historia* 18 (2017) : 240-262.
- Papadopoulos, S.A. « Essai d'interprétation du thème iconographique de la Paternité dans l'art byzantin. » *Cahiers archéologiques* 18 (1968) : 121-136.
- Pastoreau, Michel. *Traité d'héraldique*. Paris : Picard (Grands manuels Picard), 1993 (2^{ème} éd.) [2008 (5^{ème} éd.)].
- . *L'ours, histoire d'un roi déchu*. Paris : Seuil, 2007.
- Pérez Gil, Javier et Sánchez Badiola, Juan José. *Monarquía y monacato en la Edad Media peninsular: Alfonso VI y Sahagún*. León : Universidad de León, 2002.
- Pérez de Tudela y Velasco, María Isabel. « El papel de las hermanas de Alfonso VI en la vida política y en las actividades de la corte. » Dans *Estudios sobre Alfonso VI y la Reconquista de Toledo. Actas del II Congreso de Estudios Mozárabes*. t. II. Tolède : 1988. 163-180.
- Sánchez Badiola, Juan José. « El león de España (1). » *Argutorio* 16 (1^{er} semestre 2006) : 4-8.
- Sánchez Sánchez, Xosé M. « Codicología en la documentación medieval del Archivo-Biblioteca de la Catedral de Santiago : Codex Calixtinus, Tumbo A y Breviario de Miranda. » Saint-Jacques de Compostelle : 2007. Disponible en ligne : <https://www.scribd.com/document/201911/Materiales-didacticos-4-Codicologia-en-la-documentacion-medieval-del-Archivo-Biblioteca> [consulté le 10/11/2021]

- Sénac, Philippe et Gasc, Sébastien dir. *Monnaies du haut Moyen Âge. Histoire et archéologie (péninsule Ibérique – Maghreb, VII^e – XI^e siècle)*, Méridiennes. Études médiévales ibériques, Villa 5. Toulouse : 2015.
- Tremlett, Thomas Daniel et Stanford London, Hugh. « Rolls of Arms Henry III: The Matthew Paris Shields, c. 1244-59. » *Aspilogia* 2 (1967) : 3-86.
- Valdez del Alamo, Elisabeth. « Lament for a Lost Queen : The Sarcophagus of Doña Blanca in Nájera. » *The Art Bulletin* 78/2 (1996) : 311-333.
- Vergnolle, Éliane. « Le tympan de Moradillo de Sedano : autour du Maître de l'Annonciation-Couronnement de Silos. » Dans *Actas del XXIII Congreso Internacional de Historia del Arte*, Grenade, 1973, éd. Grenade : 1976. 543-555.
- Vicente Cascante, Ignacio. *Heráldica general y fuentes de las armas de España*. Barcelone : 1956.
- Viollet-Le-Duc, Eugène. *Dictionnaire raisonné du mobilier français de l'époque carlovingienne à la Renaissance*. Paris : Librairie centrale d'architecture, 6 vol., 1873-1874.
- Williams, John W. *The illustrated Beatus. A corpus of the illustrations of the commentary on the Apocalypse*, vol. 1, *Introduction*, vol. 2, *The ninth and tenth centuries*, vol. 3, *The tenth and eleventh centuries*, vol. 4, *The eleventh and twelfth centuries*, vol. 5, *The twelfth and thirteen centuries*. Londres : Harvey Miller Publisher, 1994-2003.